

# Les jumelles de Mengele



Eva Mozes Kor  
et Lisa Rojany Buccieri

# Les jumelles de Mengele

*Le témoignage unique  
d'une rescapée d'Auschwitz*

Traduit de l'anglais par Blandine Longre

**ARMAND COLIN**

Première publication en Grande-Bretagne en 2020 par Monoray,  
une marque d'Octopus Publishing Group Ltd  
Publié aux États-Unis sous le titre : *Surviving the Angel of Death*  
by Tanglewood Publishing, Inc.  
Copyright texte © Eva Mozes Kor et Lisa Rojany Buccari, 2009, 2020  
Texte additionnel © Peggy Tierney 2020  
Copyright © Octopus Publishing Group Ltd 2020  
Traduit de l'anglais (États-Unis pour 2009 et Royaume-Uni pour 2020) :  
Blandine Longre  
Directeur artistique : Nicolas Wiel  
Illustration de couverture : Eva et Miriam Mozes en 1935,  
© Collection privée d'Eva Kor  
Mise en pages : Nord Compo

© Armand Colin, 2023

Armand Colin est une marque de  
Dunod Éditeur, 11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-63453-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est dédié à la mémoire de ma mère, Jaffa Mozes,  
de mon père, Alexander Mozes, de mes sœurs Edit  
et Aliz, et de ma sœur jumelle, Miriam Mozes Zeiger.

Je le dédie également aux enfants qui ont survécu  
aux camps et à tous les enfants du monde ayant manqué  
de soins ou subi des mauvais traitements, et qui ont  
survécu malgré tout : je souhaite rendre hommage  
à leur lutte pour surmonter le traumatisme et la perte  
de leur enfance, de leurs familles et du sentiment  
d'appartenir à une famille. Enfin et surtout, ce livre  
est dédié à mon fils, Alex Kor, et à ma fille,  
Rina Kor : tous deux font ma joie et ma fierté,  
et incarnent ma persévérance.

Eva Mozes Kor

À Olivia, Chloé et Geneviève : ma raison de vivre.  
Et à ma sœur, Amanda, pour m'avoir sauvé la vie.

Lisa Rojany Buccieri



# Sommaire

<i>Prologue</i> .....	9
Chapitre 1 .....	13
Chapitre 2 .....	37
Chapitre 3 .....	49
Chapitre 4 .....	65
Chapitre 5 .....	73
Chapitre 6 .....	85
Chapitre 7 .....	97
Chapitre 8 .....	103
Chapitre 9 .....	117
Chapitre 10.....	125
Chapitre 11.....	131
Chapitre 12.....	139
Chapitre 13.....	151
Chapitre 14.....	163

## Les jumelles de Mengele

<i>L'épilogue d'Eva</i> .....	167
<i>Postface de l'éditrice Peggy Tierney, avril 2020</i> ...	183
<i>Note de Lisa Rojany Buccieri</i> .....	211
<i>Biographies</i> .....	215
<i>Table des crédits</i> .....	217
<i>Sources additionnelles</i> .....	221



# Prologue

Pour la première fois depuis des jours, les portes du train s'ouvrirent en grand, et la lumière se déversa sur nous, comme un don du ciel. Des dizaines de Juifs étaient restés entassés dans de minuscules wagons à bestiaux qui avaient traversé la campagne dans un bruit de ferraille, nous emportant de plus en plus loin de notre pays, la Roumanie. Les gens, désespérés, se bousculaient à présent pour en sortir.

Tandis qu'on nous poussait sur le quai, je ne lâchai pas la main de ma sœur jumelle, ne sachant s'il fallait se réjouir d'être à l'air libre ou craindre ce qui était à venir. La matinée était froide et le vent picotait nos jambes nues à travers la fine étoffe de nos robes bordeaux assorties.

Je sus d'emblée qu'il était encore très tôt, le soleil pointant à peine au-dessus de l'horizon. Partout où se portait mon regard se dressaient de hautes barrières de barbelés. Dans les miradors, des soldats de la SS, la *Schutzstaffel* en allemand, étaient penchés, leurs armes pointées sur nous. Des chiens que retenaient d'autres SS tiraient sur leurs laisses, aboyant et grondant, les babines écumantes, leurs crocs blancs et acérés ; ils me firent penser à un animal enragé que j'avais un jour croisé dans notre ferme. Mon cœur battait à tout rompre. La paume de ma sœur était chaude et moite au creux de la mienne. Nos parents et nos deux sœurs aînées,

## Les jumelles de Mengele

Edit et Aliz, se tenaient près de nous quand j'entendis ma mère chuchoter à mon père :

« Auschwitz ? C'est Auschwitz ? Quel est cet endroit ? Ce n'est pas la Hongrie ?

– Nous sommes en Allemagne », lui fut-il répondu. Nous avons franchi la frontière et étions entrés en territoire allemand. En réalité, nous étions en Pologne, pays que les Allemands avaient envahi. Et c'était en Pologne allemande que se trouvaient tous les camps d'extermination. Nous n'avions pas été emmenés jusqu'à un camp de travail hongrois, mais dans un camp d'extermination nazi pour y mourir. Avant même d'avoir le temps de digérer la nouvelle, je sentis qu'on me poussait vers un côté du large quai.

« *Schnell ! Schnell !* Vite ! Vite ! » ordonnaient les SS aux déportés restés dans le wagon.

Miriam se rapprocha davantage encore de moi tandis qu'on nous bousculait. La pâle lumière du jour apparaissait et disparaissait de notre champ de vision au fur et à mesure que des gens plus grands étaient repoussés contre nous, puis écartés pour être placés d'un côté ou de l'autre. J'avais l'impression que les prisonniers étaient triés pour une raison que je ne pouvais m'expliquer.

C'est alors que le vacarme autour de nous commença à enfler. Les gardes attrapaient d'autres gens pour les tirer à gauche ou à droite sur le quai où se déroulait la sélection. Les chiens grondaient et aboyaient. Les personnes descendues du wagon se sont mises à pleurer et à hurler en même temps ; chacun cherchait des membres de sa famille tandis que les gens étaient arrachés les uns aux autres. Les hommes étaient séparés des femmes, les enfants de leurs parents. La matinée avait basculé dans le chaos absolu. Autour de nous, tout se passait de plus en plus vite, dans un grand tumulte.

« *Zwillinge ! Zwillinge !* Jumeaux ! Jumeaux ! »

## Prologue

Moins de quelques secondes plus tard, un garde qui passait avec précipitation s'arrêta net et nous regarda, Miriam et moi, dans nos robes semblables.

« Ce sont des jumelles ? » demanda-t-il à notre mère. Elle hésita.

« Est-ce une bonne chose ?

Oui, répondit l'homme.

Ce sont des jumelles », acquiesça alors notre mère. Sans un mot de plus, il s'empara de nous et nous arracha à elle.

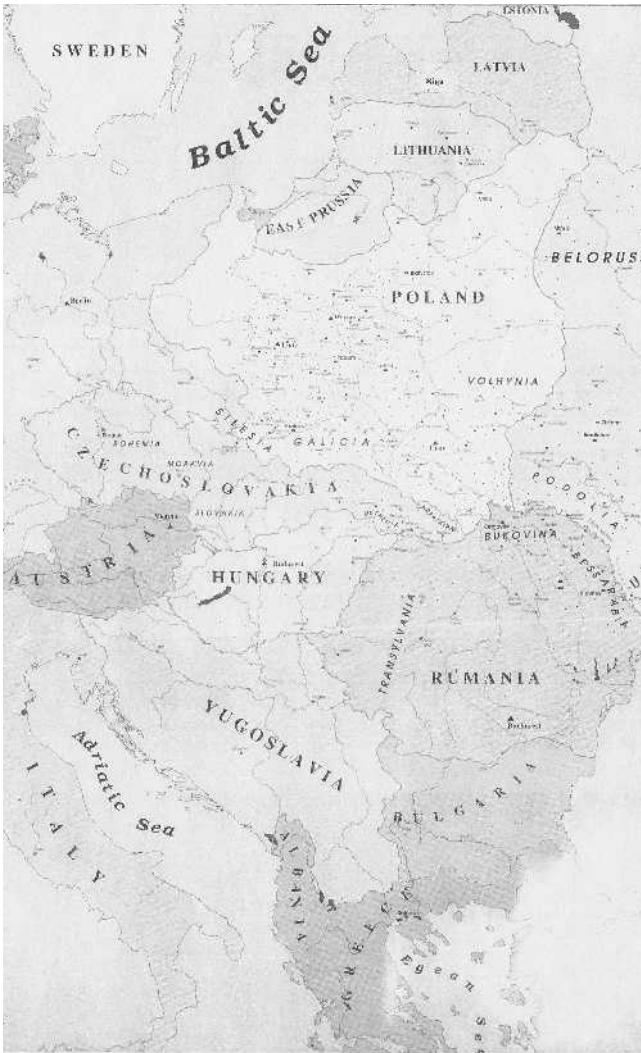
« Non !

Maman ! Maman ! Non ! »

Miriam et moi nous mîmes à hurler et à pleurer, mains tendues vers notre mère ; elle tenta de nous suivre, bras tendus elle aussi, mais un autre garde la retint et la jeta violemment de l'autre côté du quai.

Nous poussions des cris perçants. Nous pleurions. Nous supplions les gardes, nos voix se perdant dans la confusion, le vacarme et le désespoir environnants. Nous eûmes beau sangloter, nous égosiller, rien n'y fit. Parce que nous portions chacune la même robe bordeaux, parce que nous étions de vraies jumelles, aisément repérables dans la foule de déportés juifs, crasseux et épuisés, Miriam et moi avons été choisies. Bientôt, nous nous retrouverions face à Josef Mengele, le médecin nazi surnommé l'Ange de la mort. C'est lui qui a choisi ceux qui devaient vivre et qui devaient mourir parmi les déportés arrivés sur ce quai. Mais nous ne le savions pas encore. Nous savions simplement que nous étions soudain seules. Nous n'avions que dix ans.

Et jamais plus nous ne reverrions notre père, notre mère, Edit et Aliz.



1. L'Europe de l'Est au début de la Seconde Guerre mondiale

# Chapitre 1

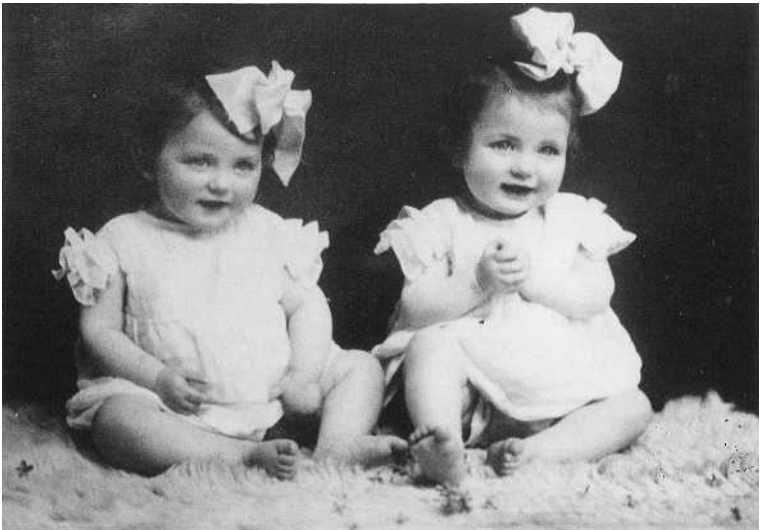
**M**iriam et moi étions de vraies jumelles, les cadettes de quatre filles. Il vous aurait suffi d'entendre nos sœurs aînées raconter à contre-cœur l'histoire de notre naissance pour comprendre que nous étions les chouchoutes de la famille. Quoi de plus mignon en effet que des petites jumelles ?

Nous étions nées le 31 janvier 1934 dans le village transylvanien de Poř, en Roumanie, non loin de la frontière hongroise, village qui comptait une centaine de familles. Notre mère aimait à nous habiller de façon identique et ce, dès notre plus jeune âge, nouant d'énormes rubans dans nos cheveux afin que les gens sachent d'emblée que nous étions des jumelles. Elle nous faisait même asseoir sur le rebord de la fenêtre de notre maison ; les passants nous prenaient alors pour de précieuses poupées, non pour de vraies enfants.

Nous nous ressemblions tant qu'il lui fallait nous étiqueter pour nous différencier l'une de l'autre. Les tantes, les oncles et les cousins qui nous rendaient visite à la ferme

se plaisaient à deviner qui nous étions. « Laquelle est Miriam ? Laquelle est Eva ? » demandait, perplexe, un oncle au regard pétillant. Ma mère souriait, fière de ses petites poupées si parfaites – tandis que nos sœurs aînées devaient sans doute gémir. Quoi qu’il en soit, la plupart des gens se trompaient. En grandissant, alors que nous fréquentions l’école, nous nous servions de notre ressemblance pour jouer des tours aux autres, ce qui nous amusait beaucoup. Nous tirions avantage de notre précieuse singularité chaque fois que cela était possible.

Même si notre père, très strict, nous sermonnait, notre mère et nous, sur les dangers d’une vanité excessive, soulignant que même la Bible recommandait de s’en garder, notre apparence importait tout particulièrement à maman. Elle nous faisait faire des vêtements sur mesure, comme les gens aisés qui, de nos jours, demandent à de grands couturiers de leur créer des tenues. Elle commandait du tissu à la ville et, quand celui-ci arrivait, elle nous emmenait, Miriam, Edit, Aliz et moi chez la couturière de Suplacu de Barcău, un village voisin. Cette dernière nous autorisait à feuilleter des magazines dans lesquels étaient représentés des mannequins vêtus à la dernière mode – ce que nous faisons, non sans avidité. Mais c’était notre mère qui avait toujours le dernier mot sur la coupe et la couleur de nos robes – car à cette époque, seuls les garçons portaient des pantalons ou des salopettes. Et, pour Miriam et moi, maman choisissait toujours du bordeaux, du bleu pastel ou du rose.



2. Eva et Miriam Mozes en 1935

Après avoir pris nos mesures, la couturière nous donnait une date d'essayage. Le style et la couleur de ces robes étaient toujours identiques – deux morceaux d'étoffe parfaitement assortis.

Si certains étaient peut-être déconcertés par notre gémellité, notre père, lui, était toujours à même de nous distinguer l'une de l'autre en fonction de notre personnalité, de notre posture à chacune, de nos gestes ; du reste, dès que j'ouvrais la bouche pour parler, il savait que j'étais Eva. Bien que ma sœur soit née la première, j'étais la meneuse. Et j'avais aussi mon franc-parler. Chaque fois qu'il nous fallait solliciter quelque chose auprès de notre père, ma sœur aînée, Edit, m'encourageait à m'en charger.

Mon père, un Juif pratiquant, avait toujours voulu avoir un fils, car en ces temps seul un garçon pouvait participer à l'office en public et dire le *kaddish*, la prière juive des endeuillés, à la mort de quelqu'un. Étant donné qu'il n'avait pas de fils et que j'étais la plus jeune de toutes ses filles, il lui arrivait souvent de me regarder en disant :

« Tu aurais dû être un garçon. » Je crois qu'il voulait me faire comprendre que j'avais représenté sa dernière chance d'avoir un garçon. Ma personnalité le confirmait : j'étais forte, courageuse, et n'hésitais pas à exprimer le fond de ma pensée – ainsi devait-il imaginer le fils qu'il aurait pu avoir.

Cette personnalité singulière n'avait pas que des avantages. J'avais l'impression que mon père n'était jamais





3. et 4. La mère et le père d'Eva

content de moi ; quoi que je fasse, je le désapprouvais. Nous nous querellions souvent, car je refusais toujours de céder. Selon moi, il ne pouvait avoir raison simplement parce qu'il était un homme, le chef de famille. Aussi étions-nous toujours en désaccord, semble-t-il.

Il me prêtait en tout cas davantage d'attention qu'à Miriam ou qu'à mes autres sœurs, mais ce n'était pas nécessairement le genre d'attention que j'appréciais. Et comme je n'ai jamais appris à contourner la vérité au moyen de pieux mensonges, j'avais tout le temps des ennuis. Je me souviens d'avoir parfois marché sur la pointe des pieds autour de la maison afin d'éviter de croiser mon père, et je suis certaine qu'il en avait souvent assez de moi et de ma franchise.

Avec le recul, je me rends toutefois compte que ces conflits constants m'endurcirent, me rendirent plus forte. J'appris à me montrer futée afin de défier son autorité. Sans que j'en prenne conscience, ces querelles me préparaient à ce qui était à venir.

Ma mère était bien différente, plutôt éduquée à une époque où peu de femmes fréquentaient l'école. Surtout parmi les Juifs pratiquants, l'on attendait des filles et des épouses qu'elles prennent soin de leur maison et de leur famille, alors que les études étaient réservées aux garçons. Et tandis que ma mère s'assurait que nous sachions lire, écrire et compter, que nous apprenions l'histoire et les langues, elle nous enseigna aussi à nous soucier de nos concitoyens.